

Chapitre premier

Les raids du comte

Une brise fraîche pénétra par la fenêtre à meneau près de laquelle je travaillais et souleva légèrement la feuille qui séchait devant moi. Je me redressai, le dos raide, déposai ma plume à côté de la corne d'encre et souris au vieux clerc qui continuait à dicter d'une voix traînante. Voilà bien deux heures que j'étais attablée au-dessus du manuscrit de la bible en gaélique, cette traduction inédite que ma tutrice, dame Euphémia, comtesse de Ross, avait commencée pour l'évêque.

L'idée lui en était venue, voilà trois ans, lorsque sa fille Mariota, ma sœur de lait, avait épousé le Seigneur des Îles et avait quitté notre château de Dinkeual, nous laissant sous la garde de son frère Alasdair. Le besoin qu'avait alors éprouvé dame Euphémia de meubler le vide laissé par sa fille, allié à la crainte permanente de recevoir une visite de son redoutable mari, l'avaient fait se jeter dans ce projet grandiose qu'était la transposition des textes latins de la sainte Bible en textes gaéliques.

De mon point de vue, la comtesse de Ross était la femme dans la quarantaine la plus énergique et valeureuse que la noblesse écossaise comptait. Son union en 1382 avec Alexandre Stewart, comte de Buchan, était devenue en huit ans, plus qu'un désastre, un scandale connu dans toutes les Highlands. Alors qu'elle était veuve depuis à peine un an, on avait forcé ma tutrice à se remarier avec cet odieux personnage qui convoitait ses terres et qui, à titre de lieutenant et justicier royal sur tout le territoire qui englobait le comté de Ross, exerça les pressions nécessaires pour les obtenir. En outre, Alexandre Stewart était le troisième fils de Robert II et dès qu'il eut manifesté son intérêt pour le comté de Ross à son royal père, sa cause fut entendue et devint chose faite. Dame Euphémia n'eut d'autre choix que de se soumettre.

Je crois qu'elle détesta ferme son nouvel époux dès ce jour. Heureusement, il ne cohabita jamais avec elle. En fait, je pense que le comte de Buchan ne séjourna pas plus de deux jours consécutifs à Dinkeual, préférant sa forteresse de Lochindorb où, disait-on, il vivait avec sa concubine au milieu de ses sbires et de ses bâtards. Néanmoins, chacune des visites impromptues qu'il effectuait à Dinkeual nous plongeait dans une terreur extrême, qu'on habitât le château, le bourg ou le comté. Lors de son passage, Alexandre Stewart ne se gênait ni pour vandaliser le donjon, ni pour malmener et blesser nos domestiques et il lui était même arrivé, en l'absence d'Alasdair, de lever la main sur mon infortunée tutrice, incident qui m'avait fortement ébranlée.

Depuis maintenant un an, dame Euphémia adressait des plaintes répétées à l'archevêque en vue d'obtenir la dissolution de son mariage mais les autorités ecclésiastiques hésitaient à se prononcer en faveur de sa demande contre un membre de la famille royale. Cependant, et heureusement, ma tutrice avait un puissant allié en la personne de l'évêque de Moray. Elle entretenait avec ce dernier une longue amitié qui remontait à l'époque où son premier mari, sir Walter Leslie, était revenu d'un long pèlerinage en Terre Sainte. Cet excellent homme avait ramené dans ses sacs quantité de curiosités qui nous fascinèrent, moi et Mariota qui étions alors âgées de six ans. Nous découvrîmes ses trésors avec émerveillement : étoffes, tapis de soie, bois de santal, épices, colliers et même un petit singe qui ne survécut qu'un an. Mais surtout, nous nous gavâmes des histoires inépuisables qu'il nous racontait devant l'âtre dans la grand-salle. En outre, sir Walter Leslie rapportait dans sa besace une appréciable récolte d'insignes de pèlerinage et deux reliques qu'il offrit obligeamment à l'évêque.

Après la mort de son mari, dame Euphémia n'hésita pas à financer la construction d'une chapelle en sa mémoire, à l'intérieur même de l'imposante cathédrale de Fortrose, scellant ainsi son prestige de comtesse bienfaitrice aux yeux de l'évêché et de toute la noblesse des Highlands. Depuis, l'évêque de Moray tenait ma tutrice en très grande estime et il la recevait régulièrement dans son palais épiscopal. C'est d'ailleurs là que s'ébaucha le projet de rédiger une version de la Bible en langue vernaculaire, louable initiative dont se targuaient bon nombre d'évêchés partout dans le monde chrétien en cette fin du quatorzième siècle. Et bien sûr, quand dame Euphémia m'eut proposé de besogner à cette transcription avec notre vieux clerc, je n'hésitai pas, entraînée par son enthousiasme exubérant et par ma passion pour tout ouvrage de langue et d'écriture : en plus du gaélique qui était ma langue maternelle, je maîtrisais aussi le scot et un peu le français; ce projet allait me procurer les notions de latin qui manquaient à ma connaissance.

La forte personnalité de la comtesse de Ross était chose admirable : j'estimais au plus haut point son esprit d'initiative, sa vaillance et sa ténacité. En femme de tête, opiniâtre et sagace, elle ne s'avouait jamais vaincue et elle bataillait pour ses droits avec le cran d'un sanglier. Je crois qu'en plus de jouer l'incomparable rôle de tutrice pour moi, elle servait d'édifiant modèle pour la jeune femme de vingt-trois ans que j'étais.

Orpheline, j'avais passé toute ma vie à Dinkeual. Dame Euphémia m'y avait élevée et éduquée avec la même générosité et attention qu'elle avait prodiguées à ses propres enfants, sans jamais souligner notre différence de rang. Je ne connus pratiquement pas ma mère, une servante de la maison qui avait donné le sein à Mariota en même temps qu'à moi. Mais avant que nous n'ayons atteint notre troisième année, une fièvre avait emporté notre nourrice, et la comtesse n'avait pas osé séparer les deux enfants indissociables que nous étions déjà. Ainsi, me considérais-je depuis toujours comme une Leslie; Mariota devenant ma sœur; Alasdair, mon frère; sir Walter Leslie, notre honorable père, et dame Euphémia, notre auguste mère.

Je soupirai en pensant à Mariota et aux lettres interminables qu'elle m'écrivait depuis son départ avec son mari pour la mer des Hébrides, sur la côte ouest écossaise. Comme ma sœur de lait me manquait ! Comme j'aurais aimé l'accompagner là-bas ! Mais mon devoir m'avait alors commandé de rester auprès de la comtesse et de la soutenir dans cette rupture avec sa fille. Ce

que je ne regrettais en rien, car la vie à Dinkeual me permettait de faire d'intéressantes rencontres et de parfaire mes manières au contact de la noble société qui nous entourait, ce dont Mariota semblait malencontreusement être privée, toute isolée qu'elle était chez son Seigneur des Îles.

Je levai les yeux sur le visage impavide du clerc qui s'était tu et me regardait d'un air interrogateur. Il caressait la tranche de la bible avec un mouvement lent de son pouce plissé, ce qui produisit un léger crissement dans l'air immobile de la grand-salle.

« Nous avons bien labouré aujourd'hui, lui dis-je en me déliant les doigts. Terminons ici les écritures, si vous le voulez bien... Nous reprendrons la traduction demain après matines. - À votre convenance, Lite » fit-il en refermant l'énorme livre dans lequel il glissa une feuille racornie pour marquer la page. Il se dégagea de son pupitre en serrant sa tunique autour de lui et quitta la pièce d'un pas lourd, les mains derrière le dos et la tête penchée, ployant comme arbre sous la pluie.

Je me levai à mon tour et gagnai la petite porte dissimulée qui donnait sur la galerie de bois couverte, accrochée au mur du donjon, au-dessus de la cour intérieure. Dame Euphémia y marchait en un va-et-vient agité, s'éventant la poitrine à l'aide d'un pan de sa coiffe. Ses yeux vifs fixaient les eaux de l'estuaire de Cromarty qui miroitaient au-delà du mur crénelé bordant le chemin de ronde. Courtaude, la taille épaisse, l'allure fière et affairée, elle empoignait énergiquement le pli de sa robe à chaque mouvement de pivot qu'elle exécutait, une fois parvenue aux extrémités de la rambarde.

« Quel temps lourd! me lança-t-elle en me voyant. On a peine à croire que le mois de mai vient juste de finir... Et Alasdair qui ne revient pas. Ha dame, pourquoi a-t-il fallu qu'il parte en campagne sur la côte ouest au moment où notre vieux roi s'est éteint et que le Parlement ne se décide pas à nommer son successeur ? Voilà plus d'un mois et demi que Robert II est mort : si l'on attend trop, son cadavre va pourrir dans sa châsse avant d'être inhumé. Toutes ces tergiversations ne me disent rien qui vaille. Je comprends assez qu'on soit embarrassé de couronner cet estropié de John de Carrick, mais n'est-il pas l'aîné des fils du roi ? Ah que j'abomine cette situation où l'Écosse n'a pas de monarque... Mais plus encore celle où Dinkeual est privé de son gardien !

- Ne vous inquiétez pas, comtesse, la rassurai-je. Même à l'autre bout de l'Écosse, votre fils est mieux renseigné sur la maison royale et le Parlement que le chroniqueur de la cour. Dès que la succession au trône sera entérinée et que la date des funérailles et du couronnement sera fixée, Alasdair l'apprendra et nous le verrons rappliquer à Dinkeual à temps pour nous amener voir la cérémonie à Scone !

- Ma pauvre fille ! Ce n'est pas tant la peur de manquer cet inévitable événement qui m'énerve que d'attendre qu'il se produise. Avec la garnison réduite qu'a laissée Alasdair ici, j'épuise ma patience...»

Je haussai les épaules dans un geste d'impuissance et humai l'air plutôt froid de cette fin d'après-midi. Pour estimer la température accablante, la comtesse devait encore souffrir de ses bouffées de chaleur passagères qui l'exaspéraient et la rendaient irascible. Je décidai de m'intéresser à la vue qu'on avait à cette hauteur du donjon. Scrutant la route au loin, je décelai un halo poudreux qui annonçait l'arrivée de cavaliers émergeant du bourg. Mon cœur bondit et je me pris à espérer qu'il s'agissait d'Alasdair rentrant avec ses hommes d'armes.

Depuis le décès de son père, l'unique fils Leslie assumait la gérance du comté de Ross avec sa mère et s'acquittait de toutes les tâches reliées à la protection du domaine, y compris celle d'exercer une étroite surveillance de son beau-père. Car le désavantageux contrat de mariage de la comtesse de Ross déshéritait Alasdair de ses titres au profit de la descendance que l'union avec Alexandre Stewart produirait. Mais comme il y avait peu de chance que dame Euphémia ne procréât de nouveau, son mari ruminait sa rancœur.

Depuis quelques temps, il manifestait son ressentiment en lançant ses hordes de caterans pour chaparder, détruire et ravager les terres dont Alasdair hériterait finalement au décès de la comtesse. Je trouvais que mon frère, d'un an mon aîné, démontrait une patience et une prudence exemplaires envers le comte de Buchan et je me demandais souvent comment il arrivait à faire preuve d'une si grande maîtrise et retenue à son égard. Là où d'autres jeunes hommes se seraient vivement rebiqués et battus, Alasdair Leslie affrontait son Goliath de beau-père sans jamais coup férir, mais en opposant toute la fermeté propre à celui qui est dans son droit et sait qu'il l'emportera à son heure.

«Là, regarde Lite: une troupe vient ! lança soudain dame Euphémia en indiquant l'avancée de cavaliers que j'examinais depuis un moment. Peux-tu discerner qui ils sont ? Vois-tu un blason ou une bannière ?

- Non, comtesse, répondis-je en mettant ma main en visière. Je ne pense pas avoir le temps de les identifier car ils ne tarderont pas à être cachés de notre vue durant leur montée au château. Il faudrait se trouver dans le bastion pour détailler ces arrivants. Mais je ne crois pas que ce soit Alasdair, ma dame. Ce groupe-ci ne me semble pas assez nombreux pour qu'il s'agisse de son escorte. »

Le château de Dinkeual était érigé sur un piton rocheux dont l'escarpe assez abrupte plongeait dans une futaie qui masquait la piste sinueuse grimpant jusqu'à la face nord des murs d'enceinte. Comme la grand-salle où nous nous tenions le jour occupait tout le côté sud du donjon, éloignée du bastion par le corps de garde, nous avions rarement l'occasion d'assister à l'arrivée des

visiteurs. En effet, à moins de traverser l'étage entier à toute vitesse, nous ne pouvions les surprendre avant qu'ils ne mettent pied à terre et, le plus souvent, avant même qu'ils ne soient entrés dans le donjon.

Et c'est bien ainsi que cela se passa, ce malheureux troisième jour de juin 1390 : moi et la comtesse demeurâmes coites sur la galerie à prendre l'air alors qu'à l'autre extrémité du château, à la porte du pont-levis, sous le commandement résigné de la sentinelle postée dans le bastion, la herse de Dinkeual se levait pour livrer passage à Alexandre Stewart et à sa horde de caterans.

*

À son corps défendant, la garde de Dinkeual ne s'était pas interposée à l'entrée de l'intraitable mari de la comtesse. Longeant les murs et jetant des regards craintifs sur Alexandre Stewart et ses cinq guerriers casqués, toute la domesticité s'était tassée le long des murs en se mordant les lèvres et en serrant les poings. Pour l'heure, le seul souhait des gens du château était que les foudres du tyran passent promptement et sans causer trop de dégâts.

Le comte de Buchan laissa deux de ses hommes au rez-de-chaussée et avec les trois autres, il grimpa l'escalier qui menait à la grand-salle. Devant la porte, il s'arrêta un moment, le souffle court, et lança un bref regard derrière lui pour s'assurer que ses hommes étaient sur ses talons. Puis, d'un bras autoritaire, il poussa les deux battants et pénétra dans la pièce en vociférant. Alexandre Stewart, fin quarantaine, était pourvu d'un gabarit corpulent et massif, noir de poil et de vêture. L'œil paillard d'un bleu presque violet dissimulé sous un sourcil broussailleux combiné avec un air de piaffe perpétuel lui composaient une trogne rebutante qu'il semblait afficher depuis le berceau.

Au tintamarre qu'il fit en entrant, la comtesse se rua à l'intérieur de la grand-salle juste à temps pour voir les hommes refermer et barrer les battants de la porte et se disposer en faction devant elle. Les mains sur les hanches et la barbe frémissante, son mari s'était avancé au centre de la pièce et promenait un regard calculateur sur les meubles et objets tout en la haranguant : « Vous voilà, comtesse ! Je suis étonné de vous trouver à Dinkeual plutôt qu'à Forres. Serait-ce que vous avez choisi de pisser dans une autre oreille que celle de ce bougre d'évêque de Moray ? Je crois avoir deviné laquelle...

- Que faites-vous ici ? s'étrangla la comtesse. Ne vous a-t-on pas interdit le château en novembre dernier ? Comment osez-vous agir contre la prescription que vous ont édictée les prélats ?

- La prescription ! Je vais la leur rentrer au fond de la gorge à coup d'éperons quand je les reverrai, mais aujourd'hui, c'est vous qui allez regretter les manigances que vous me faites dans le dos avec le comte de Fife, mon frère.

- Que voulez-vous dire, mécréant ? » fit la comtesse d'une voix outragée.

Les yeux exorbités, dame Euphémia s'était prudemment déplacée derrière un fauteuil tandis que sa pupille était demeurée en retrait sur la galerie, tout près de la porte ouverte, prête à intervenir au premier signe de sa tutrice.

« Pas de braverie ici, comtesse ! poursuivit le comte de Buchan d'une voix menaçante. Sachez que je n'ignore rien de votre complot pour me démettre de mes fonctions de lieutenant et justicier des Highlands. La semaine dernière, votre bon ami le comte de Fife a fait passer au conseil la résolution d'octroyer mon titre à son fils Murdoch. Mais voilà, je ne suis pas dupe : vous êtes là-dessous puisque les évêques de Moray et de Ross sont de ceux qui ont demandé ma démission. Tous autant que vous êtes, vous profitez du décès de mon père pour mettre au point vos petites combines.

- Vous êtes dans l'erreur, répliqua la comtesse d'un ton qu'elle voulait calme. Je ne savais même pas que l'on cherchait à vous remplacer dans ce poste, vous me l'apprenez à l'instant même. Mais je trouve néanmoins que c'est une excellente décision : il y a longtemps que vous n'êtes plus digne de cette charge. Sur les terres qui sont placées sous votre autorité, vous provoquez plus de conflits que vous n'en réglez. C'est votre trop grand appétit à détruire et à occire qui est l'artisan de votre déchéance et vous n'avez qu'à vous en prendre à votre propre incurie.

- Taisez-vous, morbieu ! Non contente de faire japper vos évêques contre ma vie personnelle, vous lancez maintenant mon frère à l'assaut de mes titres. L'hiver dernier, grâce à vos bons offices, on m'a condamné à chasser ma maîtresse de Lochindorb tout en me défendant, dans le même édit et sous peine d'excommunication, de vous revoir, vous, ma légitime épouse. Mais voilà, je n'ai l'intention ni de répudier la mère de mes enfants, ni celle de renoncer à un héritier légitime qui ne peut venir que de vous. Sans cette descendance, je perds Ross, vous le savez et vous vous y employez traîtreusement. Depuis que nous sommes mariés, c'est à coup de potions ou de magies diaboliques que vous empêchez mon fruit de pousser. Mais je vais y mettre un terme et vous me le donnerez cet héritier. Je l'exige, comme tout mari est en droit de le faire... et céans ! »

Ce disant, le comte de Buchan avait enfoui les mains derrière les pans de son manteau et s'activait à ouvrir son haut de chausses. La comtesse de Ross recula prestement vers l'âtre et s'empara d'un tisonnier dont elle menaça son mari avec des accents aigus de panique dans la voix : « Arrière scélérat ! Ne me touchez pas ! Je n'ai jamais usé de tels procédés sacrilèges contre la procréation, d'ailleurs tout à fait inutiles car suis d'âge stérile. Alexandre Stewart, je ne

vous donnerai ni fils ni fille, quelle que soit l'ardeur et la persévérance que vous mettriez à m'engrosser et la vigilance que vous exerceriez sur mes faits et gestes par la suite.

- Euphémia, laissez-moi juge de vos capacités et de ma semence, ricana grassement Alexandre Stewart. Rangez votre hallebarde; inutile de crier et d'appeler, vos gens ne viendront pas; mes hommes s'occupent d'eux...Les braves que voilà au fond de la salle viennent assister au spectacle que vous offrirez et ils pourront me seconder, si vous m'y obligez. »

Pâlissant d'effroi et comprenant que la lutte pour se soustraire serait aussi brutale que vaine, la comtesse laissa tomber le tisonnier à ses pieds. Elle avait remarqué que durant tout l'échange, sa pupille n'avait pas été repérée et espérant détourner d'elle l'attention de ses assaillants, elle évita de regarder en direction de la porte de la galerie quand elle lança d'une voix pressante : « Lite, le beffroi... »

Il se fit aussitôt un mouvement sur la galerie et l'on entendit des pas précipités sur son plancher de bois. Surpris, le comte et ses trois hommes dirigèrent leurs regards à cet endroit en même temps. Avec un signe de la tête en direction de l'ouverture, le comte de Buchan s'adressa à l'un de ses sbires : « C'est sa pupille, fit-il sur un ton ironique. Elle va monter sur le toit et sonner la cloche. Vas-y, MacNèil, et empêche-la. Tu prendras ta picorée avec elle puisque tu n'assisteras pas à la mienne. »

*

Je survolai plus que je ne franchis la passerelle de la galerie jusqu'à la tour d'angle dans laquelle je m'engouffrai en tenant mes jupes au-dessus de mes mollets pour faciliter mon ascension. Il me fallait atteindre le toit et me rendre au beffroi avant d'être rattrapée par celui que le comte venait de lancer à ma poursuite.

Peu après le décès de sir Walter Leslie, dame Euphémia avait fait ériger ce petit clocher au sommet du donjon en prévision d'une attaque du château dont sa garde n'aurait pu venir à bout. Elle semblait n'avoir jamais douté du soutien que les habitants du bourg manifesteraient à l'appel de sa cloche et nous n'avions encore jamais eu l'occasion de vérifier le fait. Les tempes mouillées, les jambes flageolantes et le cœur palpitant, je priais, tout en grimant, que le miracle se produisît et que les braves gens de Dinkeual viennent en aide à leur comtesse dans cette circonstance extrême où elle était privée de la protection de son fils.

Mais encore fallait-il que je réussisse à donner l'alarme et j'entendais le bruit inquiétant que faisait mon poursuivant en gagnant du terrain dans l'escalier à vis qui, me sembla-t-il, n'en finissait plus de tourner sans jamais parvenir à son aboutissement. Soudain, j'atteignis le palier

du dernier étage du donjon et je quittai l'escalier pour m'y engager en espérant semer l'homme. Je traversai la pièce déserte en trois enjambées et m'engouffrai dans la tour de l'angle opposé. Mais, au son feutré que faisaient les pas du maraud mêlé à sa respiration sifflante, je devinai qu'il n'avait pas poursuivi sa montée dans l'autre tour et qu'il était toujours dans mon sillage. Si j'avais un quelconque avantage sur lui, c'était bien celui de connaître parfaitement le parcours jusqu'au beffroi avec ses obstacles, ses cachettes et les détours possibles. Et avant de m'avouer vaincue, je comptais bien tirer le meilleur parti de cette prérogative.

Sur les quatre tours d'angle que comptait le donjon, deux n'étaient que des tours de guet et ne débouchaient pas sur le toit alors que les deux autres y donnaient accès, dont celle dans laquelle je venais de m'engager. Celle-là, exposée aux vents dominants, était munie d'une porte destinée à empêcher la neige de s'accumuler dans l'escalier en hiver. J'espérais la franchir et réussir à la barrer derrière moi, ce qui me donnerait suffisamment d'avance pour atteindre le beffroi. Ainsi, mon poursuivant se buterait sur cet obstacle, devrait rebrousser chemin et chercher à atteindre le toit par l'une des trois autres tours. Avec un peu de chance, il choisirait une tour sans issue et son errance me permettrait de donner l'alarme et de retraiter ensuite.

Là haut, à l'instant où j'émergeai sur le toit, une forte bourrasque me coupa la respiration et souffla ma coiffe qui s'envola dans les airs. Je me rabattis contre la porte que j'eus à peine le temps de refermer avant d'entrevoir le casque de mon traqueur poindre au détour de l'escalier. La barre n'avait pas beaucoup servi et elle fut facile à rabattre malgré le tremblement de mes mains. Puis sans perdre une seconde, luttant contre les forts vents qui me déportaient, j'escaladai le faitage de bois vermoulu jusqu'au beffroi où je m'emparai de la corde de lin qui battait contre sa paroi.

« À l'aide ! À l'aide », gémis-je à l'unisson du son grêle de la cloche que je sonnais avec la dernière énergie, les yeux fixés sur la porte ébranlée par les assauts de celui qui était à mes trousses. Mon espoir de le voir rebrousser chemin fut vite anéanti par la pointe d'une dague qui prit le relais des secousses qu'il faisait subir à la porte pour l'ouvrir. Sous son impulsion, la barre se souleva docilement et le poursuivant que j'évoquais jusqu'alors se concrétisa devant mes yeux apeurés. Bien que de taille très moyenne, ses longues jambes nues sous son plaid le faisaient paraître élancé. Sur sa tête, un calot avec des rabats protecteurs sur les oreilles et le nez ne laissait voir de son visage que les yeux d'un bleu profond et le menton garni d'une barbe rousse clair, presque blonde.

Il remit tranquillement sa dague dans sa ceinture et grimpa jusqu'au beffroi derrière lequel je m'étais glissée sans pour autant cesser de secouer la corde de la cloche. Mais c'était là mes derniers coups : je sentis mon poignet saisi et écrasé, me faisant lâcher prise. Aussitôt, je fus projetée par terre et déboulai jusqu'au parapet, à vingt pas de la tour dont la porte était encore béante. Le temps de me relever et mon assaillant y était redescendu, m'en bloquant l'accès. Le cœur battant à tout rompre comme s'il eut voulu sortir de ma poitrine, le visage fouetté par mes cheveux épars qui m'aveuglaient presque, je me plaquai contre le muret auquel je me retins et j'entrepris de reculer en direction de l'autre tour, sans quitter l'homme des yeux.

Il sortit alors de sa position de repli et, faisant quelques pas vers moi, il jeta un œil par-dessus la rambarde. Il se raidit aussitôt et je perçus le mouvement de recul que la vue de l'abîme d'une centaine de pieds provoqua chez lui. «Cet homme souffre du vertige», songeai-je immédiatement. Quand mon poursuivant reporta son attention sur moi, nos regards se croisèrent : immobile, il me scruta durant une interminable minute et je lus clairement la contrariété dans ses yeux : il avait compris que j'avais décelé sa faiblesse. Je ne pus réfréner le sourire qui me vint aux lèvres en décidant de ne plus progresser vers l'autre tour : tant que je demeurerais à bonne distance des abris que constituaient pour lui les quatre tours du donjon, je pouvais croire qu'il ne s'aventurerait pas à me rejoindre. En plein milieu du parapet, je me plaçai dos au mur et ce faisant, je projetai la tête en arrière, presque au-dessus du vide. Aussitôt, le vent aspira mes cheveux derrière moi en dégageant mon visage sur lequel devait certainement flotter un air de défi.

« Petite futée », siffla-t-il. Puis, sans rien ajouter, il recula vers la tour et s'y adossa en se laissant glisser sur les talons. Là, bien protégé du vent, il s'installa dans une attente qui éteignit ma bravade en quelques minutes. En rassemblant mes cheveux qui s'emmêlaient furieusement au vent, j'examinai le pourtour du château : d'où j'étais postée, je ne pouvais pas distinguer le chemin du bourg et d'ailleurs, aucun bruit laissant penser que les secours arrivaient ne me parvenait. Au contraire, un silence inquiétant montait de la cour et des étages du donjon et nourrissait mes appréhensions: a-t-on entendu l'appel du beffroi; nos gens ont-ils été molestés; qu'advient-il de dame Euphémia que je suis peut-être la seule à pouvoir défendre en ce moment; et enfin, que me veut ce couard des hauteurs ?

Pour l'heure, le couard m'observait sans piper mot. La seule façon de connaître ses intentions était de l'interroger, ce que je fis bien à contre cœur. Mais il s'avisa de ne pas répondre à mes questions. « Qu'attendez-vous ici ? Vous le voyez bien, l'appel de la cloche ne semble pas avoir été entendu...fis-je.

- ...

- N'avez-vous pas honte de profiter de l'absence de son fils pour tourmenter la comtesse de Ross dans son château ? Êtes-vous à ce point lâche ?

- ...

- Si vous êtes bon chrétien, et vous devez bien l'être, comment pouvez-vous agir sous les ordres d'un impie comme Alexandre Stewart ?

- ...

- C'est un monstre qui commande une meute de saccageurs. À la cour, tout fils du roi qu'il est, on l'appelle le Loup de Badenoch. Le saviez-vous ?

- ...

- Le roi est mort, il est vrai, poursuivis-je. Alors Stewart est le frère du futur roi et il n'acquerra pas davantage de respect. Vous n'avez rien à gagner à le servir... Écoutez, laissez-moi aller auprès de la comtesse, je vous le demande par charité...

- Tu pourras rejoindre ta comtesse, après, répondit soudain mon traqueur.

- Après quoi ? m'enquis-je, étonnée qu'il desserre les dents.

- Après ma picorée. Es-tu vierge ? Ça fait un bon bout de temps que je n'ai pas mis la main sur une mignote vierge... Il n'en reste plus beaucoup dans la contrée, alors, on ne laisse pas passer l'aubaine quand elle se présente !

- ...

- Avec ta belle gorge blanche, ta toison rousse et ton nez retroussé, tu me fais penser à une hermine d'été qui grimpe au faîte des arbres... et ça, me tourmente les sens ! Viens ici et laisse-toi faire : plus vite je serai contenté, plus vite tu retrouveras ta comtesse. » Je sentis mon visage s'enflammer à sa proposition et je fus encore bien plus confuse en l'entendant s'esclaffer : « Ha, ma petite hermine, tu tournes au rouge maintenant ? Tes cheveux, ta face, ta robe... tout flamboie ! Approche que je me chauffe à ton feu... »

J'allais répliquer quand nous entendîmes la sentinelle commander la levée de la herse d'une voix criarde. Je me retournai d'un bloc et me penchai sur la rambarde pour voir ce qui se passait en bas. Au milieu de la cour, les hommes du comte de Buchan rassemblaient leurs chevaux tandis que des villageois munis de piques et d'estocs se massaient sur le pont-levis avec un air qui me sembla plus mou que hardi. « Voilà les secours, fis-je en me retournant vers mon tourmenteur. Et si je ne me trompe, votre troupe s'apprête à quitter Dinkeual... Votre maître a terminé ses affaires.

- Il n'est pas mon maître, l'hermine, fit-il en se redressant. Je suis un homme libre et je suis mon propre maître. Je suis payé pour le service de mes armes. C'est tout.

- Un cateran ! » m'exclamai-je.

Au même moment, nous ouïmes la voix tonnante d'Alexandre Stewart le héler : «MacNèil, finis-en et descends : on repart ! » Le temps que je jette un œil derrière moi, le dénommé MacNèil avait disparu par la porte et je me retrouvai soudain toute seule sur le toit du donjon, les mains moites et le cœur en cavale. Je mis une bonne minute avant de comprendre que le danger était écarté. J'inspirai alors profondément et regagnai la tour d'un pas vacillant.

Pour retourner dans la grand-salle, plutôt que de descendre par une des tours, j'empruntai l'escalier intérieur des étages et je m'inquiétai de n'y rencontrer personne. Le donjon semblait étrangement désert et silencieux. La bande du comte de Buchan était-elle encore dans la place ? M'étais-je trompée en voyant ses hommes se mettre en selle dans la cour ?

Quand j'atteignis le palier de la grand-salle, je surpris servantes et gardes à l'entrée de celle-ci, l'air ému pour les unes et piteux pour les autres. Notre intendant tenait ma coiffe à la main et me la tendit avec un sourire penaud. Je passai la porte et trouvai la comtesse tassée au fond de son fauteuil, l'air mortifié. De ses mains tremblantes, elle triturait son hennin abîmé tout en fixant le mur, la tête haute et les lèvres pincées. Je m'approchai d'elle et pris l'une des ses mains dans les miennes : « Comment allez-vous, comtesse ? Votre mari vous a-t-il blessée ?

- De toutes les façons possibles, ma fille. Je jure que c'est la dernière fois... la dernière, entends-tu ? » Puis après un moment de silence, elle m'examina avec anxiété et s'enquit de moi : « Toi, Lite, ton agresseur t'a-t-il déshonorée ?

- Non, comtesse. Par miracle, j'ai réussi à le tenir à distance.

- Et tu as pu donner l'alarme, ma chérie... Je savais que je pouvais avoir fiance en ta célérité.

- Et dans celle du bourg de Dinkeual, ma dame. Savez-vous que vos gens ont accouru à notre appel : le prévôt, le forgeron, l'armurier, les marchands et les bouviers ! Je les ai vus, ils sont tous là, dans la cour. »

À ces paroles, ma tutrice se redressa, sourit faiblement et ajusta sur sa tête grise, ce qui restait de son hennin. Puis elle eut ces mots admirables qui témoignaient bien de sa nature digne et combative : « Ne les faisons donc pas attendre plus longtemps, ma fille. Allons les remercier, comme il se doit. Mon beffroi m'a sauvée. »

C'est exactement ainsi qu'elle présenta l'événement à Alasdair une semaine plus tard, au retour de ce dernier à Dinkeual. Elle ne relata pas le quart des innombrables propos échangés avec le comte de Buchan durant sa visite et ne lui fit jamais mention qu'il l'avait forcée en présence de ses hommes. « Mon beffroi nous a sauvés », conclut-elle. Ce disant, elle me lança un œil austère qui m'imposa le silence et, malgré le fait que je brûlais de tout raconter à Alasdair, mon grand confident, j'accréditai entièrement la version qu'elle lui présenta. Comme j'étais la seule personne au château à avoir pris connaissance de l'humiliation subie par la comtesse ce jour-là, je mesurai les conséquences qu'un tel secret avait sur ma complicité avec le fils si je ne voulais pas trahir mon amitié avec la mère. Aussi, je me tus et Alasdair ne soupçonna rien. L'incident était clos et nous n'y repensâmes plus durant les semaines qui suivirent jusqu'à ce que l'on soit de nouveau mis en présence de l'ignoble comte de Buchan, lors de l'inhumation de Robert II et du couronnement de son fils.

*

À la mi-juin, l'Écosse n'avait toujours pas de monarque. L'attention de ses premiers lieutenants était concentrée autour du problème de la succession et dans les officines du Parlement à Perth, les assemblées extraordinaires se multipliaient. Depuis la mort du roi, le second fils de ce dernier, le comte de Fife, qui agissait comme gardien et régent du royaume depuis quelques années, convoquait et présidait des réunions où les membres du haut clergé et ceux des familles les plus puissantes du pays discutaient interminablement du choix du prochain souverain en fonction de leurs propres intérêts. Parmi eux aurait dû se trouver le comte de Moray, sir Dunbar, mais il était retenu dans quelque tournoi en Angleterre, laissant son comté sans représentant.

Bref, la politique intérieure monopolisait les principaux agents du pouvoir en Écosse et, sur l'ensemble de son territoire, le chemin s'annonçait ouvert à quiconque voulait régler un différend à la pointe de l'épée en toute impunité. Le champ apparaissait particulièrement libre dans les Highlands et le comté de Moray, en l'absence de son protecteur, figurait parmi les plus vulnérables d'Écosse.

Deux semaines s'étaient écoulées depuis son incursion à Dinkeual et Alexandre Stewart n'avait rien perdu de son humeur belliqueuse. Dans sa mire, la cible suivante était l'évêque de Moray et c'est vers les riches terres de ce dernier qu'il galopait en compagnie d'une vingtaine d'hommes armés de pied en cap, sous un ciel sans nuage en ce 16 juin 1390. Partie de Lochindorb la veille, l'équipée fit sa première halte de la journée en milieu d'après-midi sur le pourtour d'un petit lac à deux miles et demi au sud de Forres, bourg et prébende de l'évêque de Moray. Selon sa tactique

préférée pour déclencher une attaque, le comte de Buchan menait sa troupe à couvert des boisés aussi longtemps que l'itinéraire le permettait vers sa destination; puis, à l'approche des terres cultivées, il fonçait à brides abattues à travers champs, saccageant tout sur la trajectoire la plus directe vers son but, que ce fut une place-forte, un domaine, un bourg, ou une chefferie.

Quand les chevaux se furent désaltérés et les hommes sustentés avec les provisions de bouche dont leurs besaces étaient garnies, on se remit en selle, le cœur battant. Les cavaliers savaient que la partie exaltante de l'expédition allait commencer et l'évocation du butin substantiel qu'ils rafleraient ajoutait à leur fébrilité. Au sortir de la forêt, ils se disposèrent selon la formation habituelle, se répartissant en deux groupes : le premier, composé d'une dizaine de capitaines de la maison du comte de Buchan, et le second, de neuf caterans à sa solde depuis plus d'un an. Ces derniers fermaient la marche alors que leur chef chevauchait à la tête de la horde, au botte à botte avec le gros comte monté sur un destrier noir.

Outre leur position prépondérante dans la colonne, les hommes attachés au comte se distinguaient par le blason brodé sur leur haubert où figurait une tête de loup, l'effigie de sa baronnie de Badenoch et par la teinte noire qui dominait dans leur équipement, que ce soit sur leur propre vêture, casque, plastron, gantelets, bottes, que sur leur monture, selle, harnachement et même pelage. Ainsi parés, ils étaient reconnaissables, même à bonne distance, par tout paysan, marchand, prélat ou shérif établi sur le territoire de l'ancien justicier des Highlands, une région qui couvrait tout le tiers supérieur de l'Écosse.

Et invariablement, l'apparition de la meute du comte de Buchan présageait de misères, de fléaux et de calamités aussi sûrement qu'un ciel noir annonce un orage. Aussi, quand montures et cavaliers, claymore en main, commencèrent à déferler sur les terres de l'évêque de Moray, les fermiers et tâcherons éparpillés dans les prés s'empressèrent de s'éclipser, qui dans les granges, qui dans les dépendances les plus proches. Maudissant leur impuissance et leur malchance, les braves gens, pétrifiés, assistèrent au massacre du bétail et au saccage des labours : l'œuvre de quatre mois de sueurs fut ainsi anéanti en quelques minutes. Les habitants du bourg ne furent guère plus fortunés que leurs compères des champs. Aucune boutique n'échappa aux torches et aucune maison au pillage. Les apprentis s'effondrèrent les uns sur les autres, les ateliers furent saccagés et même le puits communal fut corrompu par les carcasses de cochons qui avaient eu le malheur de se trouver sur le passage de la milice. Tous les manants qui pouvaient se barricader offrirent la meilleure résistance aux forbans, mais les autres subirent coups et blessures, viols pour les femmes et mutilations pour les hommes.

La dévastation du bourg de Forres prit une bonne heure, mais sa ruine était complète quand le comte de Buchan le quitta enfin pour gagner le palais de l'évêque, but ultime de son raid. Sis sur un promontoire au sortir du village, l'opulent édifice en pierres de taille comptait deux étages, un jardin intérieur et une chapelle. La dizaine de domestiques qui y étaient attachés avaient eu le temps de fuir avant que la troupe de pillards n'arrivât. Quand Alexandre Stewart constata leur désertion et l'absence de leur maître, l'évêque de Moray, son déchaînement n'eut plus de limite. Avant d'être entièrement brûlées, les pièces somptueusement meublées furent vidées de tout ce qui pouvait constituer un butin transportable. Au plus fort de l'opération, alors que le comte de Buchan se dépensait à l'étage avec ses hommes, les caterans gardaient le rez-de-chaussée qui logeait les cuisines, le cellier et la chapelle, cherchant leur récompense parmi les décombres.

Après une brève incursion dans la chapelle, leur chef leur en interdit l'accès. Comme elle renfermait les seuls objets de valeur disponibles à ce niveau du palais, les hommes se mirent à maugréer sur leur part de picorée. « Taisez-vous, gronda leur chef. S'en prendre aux biens d'un évêque, c'est déjà un sacrilège. Voulez-vous ajouter à votre délit la profanation d'un lieu sacré ? N'oubliez pas que vous êtes déjà payés pour guerroyer dans les rangs du comte. Tenez-vous en à ses pécunes. »

Mais, quand le palais ne fut plus que cendres, c'est avec une ardeur grandement refroidie que les caterans remontèrent en selle derrière les capitaines du comte de Buchan dont les sacoches brinquebalaient d'objets dérobés. Visiblement satisfaits du raid, ces derniers aspiraient à regagner leur place-forte de Lochindorb, mais leur seigneur ne l'entendait pas de cette oreille : le comte voulait absolument confronter l'évêque de Moray et il envisageait de le relancer jusqu'à son siège épiscopal d'Elgin. Le jeudi de la Fête-Dieu venait de passer et ce culte était habituellement suivi de cérémonies se prolongeant durant quelques semaines, amenant l'évêque Bur à officier dans la cathédrale de son chapitre d'Elgin, de la mi-mai à la fin juin. N'accordant aucun intérêt au calendrier liturgique, le comte de Buchan avait omis de vérifier les déplacements de l'évêque quand il s'était lancé à l'assaut de Forres, convaincu de le trouver sur le domaine de sa prébende. Avec une humeur massacante, il se hissa sur son destrier et reprit la commande de sa troupe pour marcher sur Elgin, à une distance de douze miles.

Comprenant son amertume, le chef des caterans poussa sa monture à la hauteur du comte qui ne daigna pas lui adresser la parole. En route, la morosité générale s'installa et plongea les cavaliers dans un silence lourd jusqu'au moment de faire halte dans une auberge, à la nuit tombée. Là, attablés devant des chopes de bière et des jambons juteux, les langues se délièrent et chacun entreprit d'exposer son butin, et même, pour certains, on procéda à des échanges et à des partages; tant et si bien qu'à la fin des ripailles, la gaieté avait regagné les cœurs et tous burent au succès de l'expédition du lendemain.

Alexandre Stewart et le chef cateran semblaient insensibles à l'amélioration de l'humeur de leurs hommes. Ils s'étaient isolés à une table en retrait et leur discussion portait sur les bénéfices de l'expédition que le chef cateran trouvait inéquitables pour les siens. La perte de son titre de justicier sapait sérieusement le pouvoir du comte de Buchan dans les Highlands et, face à cette autre force que représentaient les groupes de caterans sur le territoire, il préféra ménager le lien qu'il avait créé avec son vis-à-vis. D'ailleurs il avait besoin de lui pour réaliser son plan à Elgin qu'il ne pouvait attaquer avec ses seuls capitaines. Aussi, Alexandre Stewart choisit-il d'offrir à son associé plus qu'il n'aurait normalement consenti. À la fin des pourparlers, il plongea la main dans son pourpoint et en sortit une large médaille sertie de pierres précieuses qu'il glissa sur la table. « Ça, c'est pour toi, MacNèil, dit le comte. C'était le plus gros joyau du coffre. Je me le gardais mais tu le mérites, alors prends... C'est un bijou remarquable.

- Trop remarquable même, murmura MacNèil en examinant la médaille. Difficile à revendre : l'inscription identifie le propriétaire...

- Quelle inscription ? fit le comte en reprenant l'objet. Mais, c'est en latin... Tu connais le latin toi ?

- Pro Buri Episcopi Gratia Dei MCCCLXII... Pour Bur évêque par la grâce de Dieu en 1362, récita MacNeil, stoïque. Quand j'étais enfant, on avait un vicaire irlandais comme précepteur. Il ne nous a enseigné que le latin et l'astrologie... Tout bien considéré, Stewart, j'accepte la médaille de l'évêque : de l'or, ça se fond. N'importe quel forgeron peut le faire, et des forgerons, j'en connais pas mal. »

Le lendemain, alors que le bourg d'Elgin s'éveillait doucement au bruit des bêtes et de l'eau qu'on puise, le comte de Buchan et sa troupe le traversèrent au pas. Ils s'arrêtèrent à la porte des robustes murs de l'enclos canonial qui ceinturaient la vingtaine de résidences des chanoines, dignitaires et vicaires et leurs jardins, regroupés autour de la cathédrale. D'une voix impérieuse, le comte interrogea la sentinelle sur l'emplacement de la maison de l'évêque. Le garde s'empressa d'indiquer l'édifice tout en mentionnant que l'évêque ne s'y trouvait pas, mais Alexandre Stewart entraîna son groupe à l'intérieur des murs sans accorder d'intérêt à cette dernière précision. « Bur est probablement dans sa cathédrale, fit-il à l'intention du chef cateran. Toi, avec tes hommes, tu vides toutes les maisons et tu les ardes. Ce que vous trouverez est à vous. Moi, je donne l'assaut à la cathédrale avec mes capitaines. Si tu tombes sur Bur, tu me l'amènes. Sinon, retourne à Lochindorb par les bois en remontant la rivière. C'est sur ce chemin que je te rejoindrai. Allons-y ! »

Tandis que le comte de Buchan éperonnait sa monture, imité par ses hommes, et qu'il fonçait sur l'imposant monument occupant le centre de l'enclos, MacNeil répartissait ses caterans aux quatre coins de celui-ci. Il se sentait presque soulagé de s'attaquer aux maisons des chanoines plutôt qu'à leur saint édifice. Bien connue sous le nom de Lanterne du Nord, la cathédrale d'Elgin avait grande réputation au-delà même des frontières de l'Écosse depuis plus de deux siècles. « Envahir un tel sanctuaire doit encourir le pire des châtiments divins », songea-t-il.

Des nombreux offices célébrés sans interruption dans la cathédrale d'Elgin, la plupart se déroulaient dans le chœur et le sanctuaire, car ils ne concernaient que le clergé. En effet, ce matin-là du 17 juin, la nef était déserte quand la troupe du comte de Buchan y fit irruption par le portail de l'entrée processionnelle, avec armes et chevaux. Le bruit assourdissant des sabots sur le sol de pierres interrompit aussitôt le récit des psaumes dans le chœur et le vicaire le plus près de la clôture qui séparait la nef de la croisée du transept se précipita pour en fermer la grille. Le comte poussa sa monture jusqu'à celle-ci et jeta un oeil dans le sanctuaire faiblement éclairé où se tenaient, pétrifiés, une vingtaine d'ecclésiastiques enfoncés dans leur stalle.

Sous la grande demi-colonne méridionale, la cathèdre de l'évêque était vide. « Où est Bur ? tonna le comte en frappant la grille de sa claymore.

- Son éminence n'est pas à Elgin, mon seigneur, répondit le vicaire d'un air embarrassé. Il a été mandé à Perth où se tient un conseil spécial... Il est parti la semaine dernière...

- Cesse de mentir, filou, il s'est embarré dans sa salle capitulaire ! Si tu ne m'ouvres pas cette grille, je crame les beaux retables que voilà, cette fresque au-dessus de nous, les étendards sur les piliers, les nappes, tapis, balustres : tout ce qui brûle. Tu entends, curé ? Laisse passer le comte de Buchan ! »

Bien que tremblant de tous ses membres, le vicaire résista à l'injonction et recula se mettre à l'abri derrière une colonne. Il n'en fallait pas plus pour déclencher l'ire d'Alexandre Stewart. Il mit pied à terre et d'un geste de la tête, fit signe à ses hommes d'exécuter la menace. Puis, tranquillement, comme un ours en cage, il se mit à longer la grille en l'inspectant, à la recherche d'une brèche, d'une soudure défectueuse ou d'une section mal enchâssée. Voyant les flammes s'élever dans les chapelles latérales que les hommes du comte incendiaient, le grand-chantre s'amena d'un pas précipité à la porte de la grille. Afin de ramener un peu de raison dans la tête du pyromane et de sauver la cathédrale, il entreprit de parlementer, mais il se rendit vite compte que son initiative était vouée à l'échec : nul argument, nulle intimidation, nulle imprécation n'avait de prises sur le comte. Aussi, ouvrit-il lui-même la porte de la clôture avec l'espoir ultime que ce geste empêcherait la poursuite du saccage.

Le vacarme que faisaient les chevaux énervés par la fumée dense combiné aux cris de leurs maîtres auraient couvert un quelconque ordre du comte, s'il avait été dans les intentions de ce dernier de suspendre l'opération. Ce ne fut évidemment pas le cas. Sitôt le chemin libre, sans jeter un seul regard vers la nef où la curée allait bon train, Alexandre Stewart se rua dans le sanctuaire, à la recherche de la salle capitulaire. Elle ouvrait au bout du collatéral, à la suite d'un petit vestibule dont la porte était restée grand ouverte. Le comte s'y pointa, descendit les trois marches et s'immobilisa sur le seuil : la pièce voûtée autour d'un énorme pilier central était vide. Exactement comme au palais à Forres, l'absence de l'évêque de Moray jeta le comte dans une rage destructrice. Tous les objets sacrés à portée de sa main y passèrent : les habits sacerdotaux, les calices, les ostensoirs, les cierges, le mobilier, les statues. Absolument rien ne subsista. Puis, s'emparant d'une lampe, le comte mit lui-même le feu à cette partie consacrée de la cathédrale et il ne quitta les lieux avec ses hommes, qu'au moment où l'air devint irrespirable dans l'édifice.

Les flammes avaient d'abord léché les panneaux de bois des murs latéraux puis, avait envahi les planchers des différents étages des jubés et des tours de la cathédrale si bien qu'en une heure, celle-ci ne fut plus qu'une énorme torche au milieu d'une vingtaine de foyers d'incendie circonscrits dans l'enclos canonial. Quand le comte de Buchan sortit du site embrasé, les habitants du bourg et leurs autorités, qui n'avaient pas eu le temps de se mobiliser, arrivaient par petits groupes, plus ahuris qu'effrayés. La troupe du comte de Buchan piqua vers la forêt à l'orée de laquelle les caterans l'attendaient.

Ces derniers affichaient un air sombre malgré qu'ils savaient avoir bien besoin : leur raid se soldait par la perte de leur chef et de deux compagnons restés prisonniers dans l'effondrement

d'une résidence. Le comte accueillit la nouvelle stoïquement. Ce coup du sort ne faisait qu'ajouter à la série de déboires qui l'accablaient depuis son départ de Lochindorb et il résolut de l'oublier le plus vite possible. Cependant, tout en galopant sur le chemin de retour vers sa forteresse, Alexandre Stewart vit l'avantage qu'il pourrait tirer de la perte de MacNèil auprès des caterans.

caterans : guerriers highlanders professionnels à la solde de seigneurs locaux.